

wright  
morris

le champ  
de vision



Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Brice Matthieussent



WRIGHT MORRIS

---

LE CHAMP DE VISION

Walter McKee admire Gordon Boyd depuis toujours. Quand ce natif du Nebraska retrouve son ami loin de chez lui au Mexique, à l'occasion d'une corrida, la fascination est intacte. Il faut dire que Boyd est plutôt excentrique, ancien dramaturge devenu éleveur de taureaux. Lois McKee, quant à elle, est mal à l'aise, ne parvenant pas à oublier le baiser que Boyd lui avait donné jadis, avant son mariage avec Walter. Près d'eux sur les gradins se trouvent aussi le père de Lois, quasi aveugle, et le Dr Lehmann, psychanalyste viennois exilé aux États-Unis, accompagné de son ancienne patiente, Paula Kahler. Les uns et les autres prêtent plus ou moins attention à ce qui se déroule dans l'arène, chacun perdu dans ses pensées, se remémorant les événements du passé. Des bribes de vie, des regrets et des secrets refont surface et, en devenant aussi concrets que le spectacle qui se joue sous leurs yeux, rappellent à chacun la fragilité de l'existence.

*Wright Morris, né en 1910 dans le Nebraska et mort en 1998 en Californie, est l'un des écrivains et photographes majeurs du courant moderniste américain. Sa carrière fut marquée par deux National Book Awards. Christian Bourgois éditeur poursuit ici, après Chant des plaines en 2021, son projet de faire découvrir un des grands auteurs américains méconnus du XX<sup>e</sup> siècle.*

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Brice Matthieussent.

**« Texte phare de la période la plus créative de Wright Morris, *Le Champ de vision* est un roman d'une profondeur et d'une pertinence inusables, qui embrasse toutes les possibilités symboliques de la condition humaine. » *John Aldridge***

# LE CHAMP DE VISION

*du même auteur*  
*chez Christian Bourgois éditeur*

CHANT DES PLAINES

WRIGHT MORRIS

# LE CHAMP DE VISION

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Brice MATTHIEUSSENT

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :  
*The Field of Vision*

© Wright Morris, 1956  
© Christian Bourgois éditeur, 2023,  
pour la traduction française  
ISBN : 978-2-267-05163-6

POUR

*Winona*

ET JE T'AI PROMIS UN NAVIRE  
AU MÂT DORÉ





L'esprit est un lieu à part qui, en soi,  
Peut faire du Paradis un Enfer, et de  
l'Enfer un Paradis.

JOHN MILTON, *Le Paradis perdu*



## McKee

Assis à l'ombre dans l'arène, McKee avait froid. *Sol*, comme ils l'appelaient, aurait été préférable, mais il avait voulu les meilleures places. Explique-lui qu'on veut les meilleures, avait-il dit à Boyd, mais finalement elles étaient à l'ombre. Les spectateurs installés au soleil semblaient beaucoup plus à l'aise. Ils buvaient des bières froides et ils avaient relevé leurs manches de chemise pour profiter du soleil. Cela prouvait une seule chose, songea McKee : quand on ne sait pas quel parti prendre, mieux vaut garder profil bas et ne pas réclamer la lune. Surtout au Mexique. Surtout si ce que vous désiriez vraiment, c'était une place au *sol*.

Lorsqu'ils avaient émergé du tunnel menant à l'arène, McKee, pris d'un léger vertige, avait saisi la rambarde. Le genre de malaise qui s'emparait de lui dès qu'il regardait des motos tourner dans un de ces grands bols en bois. « On va s'asseoir pile sur le trou d'évacuation ? » avait-il maugréé, car c'était

exactement ce à quoi ressemblait l'arène. Petite. Un simple trou rond au fond d'une cuvette en béton. Et les sièges qu'ils occupaient se trouvaient tout au bord. Aussi froids qu'un trottoir au coucher du soleil. Entre les sièges, les barres métalliques lisses comme un manche de pompe, et tout aussi froides que cette pièce de métal en hiver. McKee avait déjà posé la main sur un de ces manches et dit – en se tournant vers son petit-fils : « Fait assez frisquet, nom de Dieu, pour que ta langue gèle sur un manche de pompe. » Incroyable mais vrai, le gamin ne savait pas ce qu'était un manche de pompe. Et, l'ignorant, il ne put bien sûr pas comprendre ce que McKee voulait dire. Pire encore, quand McKee le lui expliqua, il se demanda pourquoi diable quiconque doté d'un minimum de jugeote irait coller sa langue contre ce machin. « Va donc poser la question à ton oncle Boyd... » avait conclu McKee, histoire de se débarrasser de lui. Il ne savait pas quoi faire d'un garçon pareil.

Non qu'il ait voulu se plaindre. Du temps, par exemple. Car il faisait frais à l'ombre, mais pas vraiment froid. Alors que là d'où ils venaient, il faisait moins vingt-deux ou moins vingt-cinq. Sans doute encore plus froid, car le journal d'Omaha minimisait souvent la rigueur du climat. Personne ne traverserait jamais l'État du Nebraska s'il savait combien il y fait froid. Il passerait plutôt par le Dakota du Sud, où c'était encore pire, mais choisir le sud du Dakota du Nord donnait l'illusion d'un

peu de chaleur. Le Mexique semblait très chaud, alors que c'était seulement dû à la nourriture. Pour sa part, McKee aurait préféré Hawaï, mais leur petit-fils n'aurait pas pu les accompagner là-bas, tandis qu'en voyageant en voiture ils pouvaient emmener à la fois le gamin et son arrière-grand-père. Ils auraient pu aussi bien aller en Floride, où les habitants qu'ils auraient rencontrés parlaient leur langue, mais il y en avait peut-être encore moins qui acceptaient de la fermer et se contentaient d'écouter. Comme il le répétait volontiers à Mme McKee, on pouvait compter sur les doigts d'une seule main les gens qui savaient ce qu'ils voulaient ou ceux qui n'ouvraient pas leur clapet pour ne rien dire. Elle savait très bien à qui il faisait allusion. Impossible d'embobiner Mme McKee.

Prenez ce qu'il avait dit à Boyd. Quand il était tombé sur lui à la réception du Sanborn, celui-ci lui avait lancé : « Comment va, McKee ? » et qu'avait-il répondu ? Qu'il ne pouvait pas être plus heureux. *Mme McKee et moi ne pourrions pas être plus heureux.* Voilà ce qu'il avait dit. À peine eut-il prononcé ces mots, il sut que quelque chose clochait dans ce qu'il venait de dire. Si n'importe qui sauf Gordon Boyd lui avait posé cette question, il aurait répondu de la même manière en y croyant mordicus, mais il se demandait toujours s'il voulait vraiment dire ce qu'il disait à Boyd. Tout comme Mme McKee.

« Ces sièges te rappellent quelque chose, Lois ? » demanda-t-il, car ils rappelaient quelque chose à

McKee. Le jour où ils étaient allés voir la pièce de Boyd à Omaha. Ils avaient eu des places réservées au premier rang, car c'était la pièce de Boyd et ça ne lui avait rien coûté. Dans cette pièce, un jeune homme se préparait à marcher sur l'eau, mais il n'y avait rien eu de plus sur la scène qu'à présent dans l'arène. Peut-être même moins. L'arène contenait du sable, un matériau que la pièce suggérait, car l'eau était censée se trouver au fond d'une sablière située à l'est de Polk. Mais sur la scène d'Omaha il y avait seulement eu des dialogues. McKee avait trouvé la plupart difficiles à suivre. Il était le seul homme vivant, en dehors de Boyd lui-même, qui s'était trouvé là, à la sablière, quand tout était arrivé, mais le paysage était absent, et sans ce décor c'était absurde. Quel genre de sablière peut-on avoir sur une scène vide ? Le truc le plus bizarre que McKee ait jamais vu, beaucoup plus étrange que les fantômes ou les soucoupes volantes, c'était qu'un type comme Boyd ait pu se croire capable de faire une chose pareille. Écouter tous ces discours, dans un théâtre, à propos d'un jeune type qui *envisageait* de marcher sur l'eau, ça n'avait rien à voir avec le fait d'être pour de bon dans une sablière et d'y assister en vrai. Ou plutôt d'assister à une tentative de ce genre. Voir Boyd à deux doigts de se noyer. Le plus bizarre ne fut pas tant qu'il essaya – on pouvait s'y attendre chez un gars qui avait une case en moins –, mais que, jusqu'au moment où il échoua, jusqu'à ce qu'il disparaisse au fond de l'eau,

McKee y avait presque cru. C'était le genre de détail que des acteurs dialoguant sur une scène ne parvenaient pas à évoquer. Il n'y avait pas que la folie de Boyd, lequel y avait cru. McKee aussi y avait cru.

« Ça ne te rappelle pas une sablière ? » insista-t-il, car l'arène lui donnait un peu l'impression d'en être une. Une sablière à sec. Le genre de sablière qu'il préférait entre toutes. En l'absence d'eau, aucun gamin ne se sentirait forcé d'y marcher.

« Non, ça ne me rappelle *pas du tout* une sablière », répondit-elle.

Selon elle, surtout quand ils voyageaient, McKee se rappelait toujours quelque chose. Ou plutôt, tout lui évoquait autre chose. L'extérieur de l'arène, par exemple, rappelait à McKee l'entresol de la bibliothèque de Lincoln. Les grands tableaux encadrés sur les murs de cet entresol, des ruines romaines, le Colisée, ce genre d'endroits. McKee n'était jamais allé à Rome, mais il avait élevé un garçon qui avait habité cet entresol. Les ruines ressemblant à l'arène se trouvaient dans le coin où il s'asseyait d'habitude. Ce garçon s'appelait Gordon. Un prénom choisi à cause de Gordon Boyd. Aujourd'hui adulte et marié, avec quatre enfants à lui, l'aîné juste là dans l'arène avec eux, assis à côté de Boyd, l'homme qui avait failli détruire la vie de son papa. À cette époque-là, son papa, Gordon McKee, avait été aussi cinglé que Boyd, un gamin mélancolique et fou de théâtre, qui aurait volontiers essayé de marcher dans le vide si la pièce l'avait exigé. Il ne se serait

peut-être pas quasiment noyé, comme Boyd, mais il serait resté toute sa vie dans les nuages s'ils n'étaient pas retournés à New York, où il vit Boyd. Où il vit, surtout, ce qu'il en restait : le grand homme semblable en tout point au premier clochard venu. Lorsque le gamin vit ce que ça faisait de marcher sur l'eau – ou plutôt ce que ça faisait quand on échouait –, il retrouva enfin le bon sens qu'il tenait de sa mère et il jeta l'éponge. Inutile de lui mettre le nez dans son caca pour lui faire comprendre de quoi il retournait.

« Quelqu'un veut une boisson fraîche ? » proposa McKee en se penchant en avant, les mains posées sur la rambarde, pour regarder le long de la rangée l'homme assis tout au bout. Gordon Boyd. Il le voyait très bien, car la rangée était incurvée. Mais si on ne le lui avait pas dit, il ne l'aurait ni su ni deviné. Désormais corpulent et flasque, presque de la même couleur jaune que les Mexicains. L'habitude de se caresser le visage, d'un seul côté, comme s'il avait besoin de se raser. Près de lui, le garçon, le petit-fils de McKee, portant sa toque en raton laveur et son déguisement de Davy Crockett, et juste à côté, lui aussi affublé d'une toque en raton laveur, le vieux. Pas du vrai raton laveur, une imitation, avec une queue hirsute qui n'aurait trompé personne, mais le vieux y voyait si mal qu'il pouvait seulement la tâter et au toucher ça ressemblait à une vraie queue. McKee n'avait jamais exprimé clairement, pas plus qu'il n'aimait le penser, que le père de sa femme



avait une case en moins, même si tout le monde le disait et que lui-même en avait conscience chaque fois qu'il le regardait. Maintenant qu'il avait quatre-vingt-sept ans, on pouvait l'expliquer par son grand âge, mais la case vide l'était depuis le début. Sa propre épouse – une femme dotée d'un bon sens à toute épreuve – avait été la première à le remarquer. Il ne vivait pas vraiment dans ce monde, comme elle le disait, mais il la laissa avec une flopée d'enfants à élever, et l'un de ces gosses se révéla être l'épouse de McKee. Elle ne ressemblait pas beaucoup à son père, mais elle avait les yeux bleu pâle de son géniteur et, dès qu'elle se mettait un peu en rogne, on voyait la mâchoire du père saillir sur son visage.

Près de lui se trouvait Mme Kahler, une femme dont la vue était aussi bonne que celle de McKee, sinon meilleure ; mais un problème d'ordre mental faisait obstacle. D'après ce qu'en savait McKee, elle voyait seulement ce qu'elle avait envie de voir. Ici à la corrida, par exemple, elle ne semblait pas voir les taureaux. On l'avait seulement amenée parce qu'elle appréciait la musique et la compagnie. La première chose que sentit McKee lorsqu'il la rencontra, ce fut qu'il n'avait pas vu George Arliss<sup>1</sup> depuis une éternité, car elle avait ce genre de visage, ingrat mais amical, qu'on trouve d'emblée sympathique. Elle aimait tricoter pendant la corrida et

1. George Arliss, acteur britannique (1868-1946). (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

elle tricotait une paire de chaussettes rouges pour le Dr Lehmann. Il était assis près d'elle. Elle lui avait déjà tricoté les mitaines qu'il portait et une écharpe rouge en laine.

S'il y avait bien une chose qui agaçait McKee, c'était d'entendre les gens déclarer que le Nebraska était plat. Lehmann l'avait dit. Un parfait étranger. McKee aurait pu lui montrer, autour de Polk ou de Lincoln, une contrée ondoiyante aussi adorable que n'importe quelle autre, mais ce n'étaient pas les Alpes, ce n'était pas la Côte d'Azur, et les habitants du coin ne s'occupaient pas à fabriquer des pendules à coucou. Il savait que ces pendules, on les trouvait là d'où venait Lehmann, où que soit ce pays. Boyd lui-même avait dit un jour, et McKee ne l'avait jamais oublié, que la Suisse ressemblait à un parc national où l'on aurait laissé les vaches gambader sur les terrains de golf pour entretenir l'herbe. Comme ces types étrangers rencontrés par McKee à Omaha et Lincoln, le Dr Leopold Lehmann ne semblait pas à l'aise tant qu'il n'était pas en bas ou en haut de quelque chose. Le Nebraska ne montait presque jamais ni ne descendait. Mais si l'on prenait un petit territoire comme les Alpes suisses, tout en hauteurs et en creux, et qu'on le passait au laminoir, on obtenait alors une espèce de paysage relativement plat, tel qu'il y en avait près de Lincoln. Ce qui était à peu près, si McKee comprenait bien, l'effet obtenu par la grosse couche de glace qui en hiver recouvrait le Nebraska, en laissant de côté ces petites sablières

où des gamins tels que McKee et Boyd risquaient de se noyer.

Les sablières flanquaient toujours une trouille bleue à McKee, et voilà pourquoi l'arène vide le mettait aussi mal à l'aise, comme s'ils étaient tous assis là en attendant que l'eau monte. Dès qu'elle atteindrait un certain niveau, un crétin de gamin essaierait de marcher dessus. Quand on réunissait autant de gens qu'il y en avait à présent assis autour d'un petit trou creusé dans le sol, comme ceux agglutinés sur ces gradins circulaires, il s'ensuivait tout naturellement que quelque chose devait arriver. Il fallait s'attendre à tout. Lorsqu'on mettait autant de gens ensemble, un coup de folie frapperait forcément l'un d'entre eux.

McKee le chercha à l'endroit où il l'avait déjà vu se produire. Sur les traits de Gordon Boyd. Il n'avait pas l'air très en forme. D'un autre côté, il ne semblait pas vraiment malade. Il était difficile de juger un homme à l'aspect ridicule qui sillonnait le Mexique dans un coupé Ford 38. McKee aurait aimé savoir s'il avait les neurones grillés, ce qui aurait expliqué la présence du Dr Lehmann à ses côtés, ou s'ils travaillaient ensemble sur un livre, comme il l'avait laissé entendre. S'ils avaient été assis plus près l'un de l'autre, il lui aurait posé la question. Il pouvait parler franchement à Boyd. Après tout, personne ne le connaissait mieux que lui, personne ne l'avait vu au faite de la gloire puis au fond du trou, personne ne l'aimait plus que McKee – si c'était bien le mot

juste. Ce ne l'était sans doute pas. D'après lui, c'était rarement le mot juste. Quoi qu'il en soit, à la réception du Sanborn il avisa ce touriste à la braguette ouverte et ne se sentit pas obligé, contrairement à son attitude ordinaire, de lui adresser la parole. Il ne connaissait ce touriste ni d'Ève ni d'Adam ; lorsqu'il commença à percevoir quelque chose, il comprit qu'il s'agissait d'une sensation ancienne, qu'il avait déjà maintes fois ressentie. Il reconnut cette sensation. Puis il reconnut l'homme. Cette sensation – qui n'avait pas changé, et l'homme qui lui était associé pas davantage –, c'était que ce type ne remarquerait jamais que quelque chose clochait. Il incomberait à McKee de le lui signaler. McKee devrait lui tapoter l'épaule, se pencher vers son oreille et prononcer le mot *braguette*. La responsabilité – *telle* était cette sensation – avait toujours incombé à McKee dans ce genre de situation, car Boyd avait toujours manqué d'une chose avec laquelle McKee était né, un solide bon sens. Il n'en avait jamais eu le moindre. Il s'en était même passé, tant qu'il avait eu McKee à ses côtés. Les vrais problèmes – si l'on veut savoir la vérité, mais bien sûr on ne le veut pas et c'est peut-être très bien ainsi –, les vrais problèmes commencèrent dès que McKee ne fut plus là. Quand, au sens le plus simple du terme, il ne fut plus en mesure d'être responsable de son ami. De surveiller ses coups de folie, sa braguette, et le reste. Boyd rejoignit cette école de la côte est, devint soudain célèbre – puis il revint à Lincoln en ayant de nouveau

besoin de McKee, mais c'était trop tard. À cette époque, McKee avait son propre Gordon Boyd à lui. Il devait s'occuper de sa propre vie. Il avait une femme sur les bras, qui piquait sa crise à la seule mention de Boyd. Il fit ce qu'il put, à ce moment-là et ensuite ; McKee donna à son ami le fils qu'il savait qu'il n'aurait jamais et, en allant aussi loin, il faillit détruire la vie de tout le monde autour de lui. Sauf celle de Boyd. Qui s'en était déjà chargé tout seul.

La dernière fois qu'ils avaient vu Boyd – Mme McKee ne l'avait pas vu, simplement McKee, le garçon, son oncle Roy et sa tante Agnes –, c'était en 1939, quand ils allèrent tous à New York pour l'Exposition universelle. Chez un de ces marchands de beignets de Times Square, Agnes avait pensé à Boyd, trouvé son nom dans l'annuaire du téléphone, et ils s'étaient tous rendus dans le loft où il vivait alors. Ils le trouvèrent là, torse nu, sans mobilier identifiable, ni personne dans les parages pour s'occuper de lui, avec cette poche ridicule de joueur de base-ball posée sur son bureau. La poche qu'il avait arrachée au pantalon de Ty Cobb, à l'époque lointaine de son enfance. McKee avait été présent le jour où il le fit – comme il avait aussi été présent à la sablière –, mais qui aurait cru qu'il se serait ainsi accroché à ce chiffon crasseux ? Durant vingt-cinq années. Quand Agnes lui demanda pourquoi il l'avait gardée, il répondit que c'était la seule chose qu'il n'avait pas perdue. Toutes les autres choses qu'il avait tenues entre ses mains, ajouta-t-il alors, il

les avait lâchées. Ç'avait été désolant de l'entendre dire ça et de constater la vérité de ses paroles, mais le fait de s'en rendre compte par lui-même avait quasiment sauvé la vie du garçon, Gordon. Il comprit exactement où le genre de vie qu'il menait allait le conduire. Sans Boyd et cette poche ridicule, il ne se serait peut-être jamais marié ni installé. Et le petit-fils de McKee, ce gosse assis dans l'arène, ne serait jamais né. Un garçon qu'on appela aussi Gordon, d'après son père ; mais en réalité ce prénom appartenait à Gordon Boyd, et McKee se demanda souvent si ce n'était pas ce prénom qui avait détruit la vie de son ami.

S'il y avait jamais eu le moindre semblant de malentendu entre McKee et son épouse, ce fut le jour où il prénomma son premier-né Gordon, à cause de Boyd. Ils avaient conclu un pacte, comme font les jeunes avant de vieillir et d'avoir un peu de plomb dans la cervelle : si c'était une fille, elle choisirait son prénom ; mais dans le cas d'un garçon, elle laisserait McKee choisir. Il le nomma donc Gordon. Ce ne fut pas seulement le prénom qu'ils lui choisirent, ce fut la personne qu'il allait devenir.

Les deux suivants, ce fut elle qui choisit leur prénom, pour voir si elle pourrait se venger, l'un Seward d'après un oncle, l'autre Orien, car elle avait espéré une fille. Pourtant, le garçon dont les débuts furent catastrophiques et qui ne leur occasionna que des soucis fut le premier à se calmer et il ne leur en donnait désormais que fort peu. Après avoir été fou

de théâtre durant deux ans et fréquenté des filles encore plus cinglées que lui, il se maria subitement avec une brave fille ayant les pieds sur terre, qu'ils ne connaissaient pas, n'avaient même pas rencontrée, originaire d'une partie de l'État où, d'après ce qu'ils en savaient, il n'était jamais allé. Son beau-père, O.P. Rideout, de Chadron, leur fit cadeau de huit mille têtes de bétail le jour du mariage, et ce fut peut-être le poids de toute cette viande bovine qui calma le garçon. M. Rideout lui-même, qui avait élevé cinq garçons, déclara qu'on remarquait souvent que le premier chiot de la portée, désignant ainsi quelqu'un comme Gordon, avait tendance à ruer dans les brancards. Le chien de tête, comme il dit, n'avait rien d'autre à suivre que sa propre odeur. Ce que fit Gordon. En fait, ce fut cette odeur qui lui causa des ennuis. Qui leur causa des ennuis à tous, juste quelques-uns, car il y avait quelque chose chez Boyd, en plus de son odeur, qui poussait les gens à agir comme s'ils avaient perdu les pédales. Ce qui était d'ordinaire le cas. Mme McKee l'avait elle-même affirmé.

Prenez sa réaction quand McKee le reconnut. Boyd l'avait perdu de vue depuis quinze ans, mais la première chose qu'il dit, de but en blanc, fut :

« McKee, comment va la petite femme ? »

Ce fut seulement en entendant ces mots que McKee fut certain que c'était lui. McKee avait répondu qu'elle allait bien, très bien, il se rappela à temps de ne pas lui demander des nouvelles de sa

femme à lui, chose qu'il faisait d'habitude au prix d'efforts considérables, histoire d'être poli. Sentant qu'il devait dire quelque chose, McKee l'avait interrogé sur les raisons de sa présence au Mexique.

« Toute la Gaule se divise en trois régions, avait répondu Boyd. Les délinquants juvéniles, les mobiles et les séniles. J'appartiens à la catégorie des mobiles. Comment ça va pour toi ? »

Et voilà, en raccourci, ce qui clochait chez lui. Sa manière de vous laisser bouche bée. Sans la moindre certitude quant à votre rapport avec lui. Mme McKee avait remarqué, avant même de le rencontrer, et longtemps avant que l'expression entre dans le langage courant, que le simple fait d'entendre parler de Boyd lui procurait *un sentiment d'insécurité*. À l'en croire, un abîme semblait alors s'ouvrir sous ses pas. Il pouvait arriver n'importe quoi avec un type pareil ; d'ailleurs, il avait fait des pieds et des mains pour lui donner raison. D'après elle, il s'en était fallu d'un cheveu lors de leur première rencontre. Boyd l'avait embrassée. Avant ce jour-là, aucun garçon ne l'avait embrassée.

Pour répondre à sa question, McKee avait déclaré que Mme McKee et lui n'auraient pu être plus heureux. Son but fut naturellement de rassurer Boyd sur ce point. Puis il mentionna Gordon, le gros ranch de bétail qu'il possédait, ajoutant que le garçon – en apprenant où ils allaient – lui avait demandé d'ouvrir l'œil et de rechercher une jolie paire de taureaux. Son fiston avait parlé de bœufs,



pas de taureaux, car il envisageait d'en élever, mais quand McKee aborda ce point, il s'entendit évoquer *une jolie paire de taureaux de combat*. Quelle mouche le piqua ? C'était un simple exemple de l'influence qu'avait Boyd sur lui. Sur eux tous. Pour simplement rester au niveau d'une personne comme Boyd, il fallait exagérer son point de vue, à condition d'en avoir un à défendre, et le taureau de combat fut ce que McKee trouva de mieux pour essayer d'imposer le sien. Ensuite, une chose entraînant une autre, Boyd lui proposa de l'emmener voir une corrida tandis que McKee s'efforçait d'agir comme s'il n'était pas stupéfait. Il déclara bien sûr qu'il devrait en discuter avec la petite femme, car la corrida était l'unique chose qu'elle n'aimait pas au Mexique. Elle n'en avait jamais vu, mais le simple fait de savoir qu'il y en avait la rendait malade. McKee aurait parié sa chemise qu'elle refuserait de rencontrer Boyd, sans même parler de se montrer en sa compagnie à un spectacle comme une corrida. Mais il se trompait. Il était incapable de prévoir les réactions de son épouse. Elle avait été simplement horrifiée qu'il pût même le suggérer – le seul fait d'apprendre que Boyd était toujours vivant l'avait mise dans tous ses états –, et voilà pourquoi McKee n'avait pas décroché le téléphone pour annuler cette sortie. Puis ils allèrent déjeuner et, avant la fin du repas, elle changea d'avis. Si Boyd avait fait cette suggestion, dit-elle, c'était uniquement parce qu'il savait qu'elle-même s'en offusquerait, ce qui la mettait

bien sûr dans l'obligation d'y aller. Dès qu'elle vit les choses sous cet angle, ils décidèrent d'assister à la corrida. McKee avait acheté les billets, payés à peu près aussi cher que pour un match de base-ball de première ligue aux États-Unis, avec le centre de l'arène quasiment aussi éloigné que le monticule du lanceur. Pile au milieu, tel un grand poteau installé là pour la fête de mai, se dressait une gigantesque bouteille de Pepsi-Cola – la version mexicaine de la publicité. Cela fit sourire McKee. Et lui rappela aussi autre chose.

« Quelqu'un aurait envie d'une boisson fraîche *sans alcool* ? » proposa-t-il, juste au cas où le père de son épouse aurait cédé à l'une de ses lubies. Tout ce que le vieux choisirait, il faudrait aussi l'acheter au gamin. Huit ans et plus de quatre-vingts, mais ils étaient comme deux petits pois dans la même cosse.

McKee regarda le gamin lever la main, puis braquer son six-coups en plastique sur la bouteille de Pepsi. La perspective de boire ce genre de soda dans une arène fit sourire McKee. Il sentit que les circonstances justifiaient des boissons plus alcoolisées. Il eut du mal à croire qu'on tuerait bientôt un taureau à l'endroit où cette gigantesque bouteille vantait les mérites de Pepsi-Cola. D'un autre côté, il ne regrettait pas trop d'avoir emmené le garçon. Puisque tous les gens assis là buvaient ce genre de soda, le spectacle n'aurait sans doute rien de choquant. Boyd avait déclaré qu'il ne fallait pas s'inquiéter pour le garçon, car les gamins aimaient

le sang et ils adoraient surtout crever les yeux. Du Boyd pur jus. Il voulait choquer Mme McKee et y réussit parfaitement. Mais elle avait pris sa décision : elle resterait jusqu'au bout, pour cette seule raison que Boyd l'en croyait incapable. Il n'avait pas encore compris qu'on ne pouvait pas effrayer une femme comme Mme McKee.

« Hé toi ! » cria McKee en agitant la main vers un des gamins qui déambulaient avec des sodas dans un seau. Boyd leur adressa un *psst* sonore, une sorte de sifflement, mais McKee ne voulut pas céder à ce genre d'habitude. Lorsqu'il sifflait les petits vendeurs de sodas aux États-Unis, ils lui lançaient la bouteille. Le gamin s'approcha avec son seau, les bouteilles flottant dans l'eau, puis il en décapsula une de Pepsi. Il ressemblait au genre de mioche que McKee croisait à Lincoln, dans les quartiers pauvres. Celui-là portait un calot en papier rayé, exhibant une marque commerciale, et McKee se dit qu'il s'agissait sans doute d'une entreprise de peinture.

« *Pittura* signifie peinture, Lois ? » demanda-t-il, puis du coin de l'œil il vit sa femme opiner du chef. À Thanksgiving – quand Mme McKee avait décidé que, si elle ne voulait pas sombrer dans la folie, elle devait d'urgence partir en voyage –, elle avait trouvé ces disques d'espagnol, car c'était la langue qu'on parlait au Mexique. Mais après les avoir écoutés durant une bonne semaine, McKee crut presque qu'il préférerait devenir cinglé. Il en vint à détester l'homme du disque – seulement sa voix, car il ne

le vit quasiment jamais – et il détesta la femme, une Señora machin, ainsi que leurs deux foutus gamins. Le seul mot qu’il apprit pour de bon fut *agua*, qui se révéla pire qu’inutile, car *agua* était l’unique chose dont personne ne s’approchait jamais au Mexique. Les gens buvaient de la *cerveza*, de la bière, ou n’importe quoi en grosses bouteilles, par exemple du Pepsi.

Non que McKee n’eût pas aimé le Mexique. Durant les quatre jours qu’ils passèrent à Mexico, dix ou douze personnes lui avaient demandé l’heure, avant de le remercier avec courtoisie, indépendamment de sa réponse. Cela lui plut. Lui-même se mit à faire un peu plus attention à l’heure qu’il était. Posséder cet objet crucial dans sa poche signifiait davantage ici qu’aux États-Unis.

« Pour toi, fils », dit-il en faisant passer la bouteille et, quand Boyd tendit le bras pour la prendre, il ajouta : « Tu vois ce chapeau que porte le gamin, c’est une pub pour une marque de peinture. On dirait que Sherwin-Williams exporte toujours dans le monde entier.

— Egzborte guoi ? » demanda le Dr Lehmann avant d’approcher de son oreille une main couverte d’une mitaine rouge. McKee avait cru le vieillard cinglé de porter une paire de mitaines en laine à une corrida, mais il constata que c’était loin d’être idiot. Pas dans cette partie de l’arène appelée *sombra*. McKee aurait préféré un café bien chaud plutôt qu’un soda. Le Dr Lehmann avait étalé un

plaid en laine sur ses cuisses, et ses mains, ou plutôt ses mitaines, tenaient une flasque argentée dont le capuchon était une tasse minuscule. Il buvait une gorgée de temps à autre, avait expliqué Boyd, pour raisons médicales. Il était âgé. Affligé de problèmes circulatoires.

« Egzborte... ? » répéta Lehmann en regardant McKee, car c'était un étranger qui ne comprenait pas toujours ce qu'on disait.

« C'est une marque de peinture, expliqua Boyd en prenant la bouteille. L'entreprise qui vend cette peinture offrait des calots autrefois. On en portait quand on était gosses. On dirait que c'est pareil ici. »

Le Dr Lehmann sourit comme s'il avait très bien compris. McKee en douta. Il tourna le dos à Mme McKee et, du talon de la paume, il essuya le goulot de la bouteille, puis essaya de boire sans renverser la tête en arrière. Ce fut un échec, qui lui fit penser à quelque chose.

« Quoi encore ? » dit Mme McKee, à qui aucune excentricité de son époux n'échappait jamais. Même lors d'une corrida. À Lincoln, McKee avait parfois la fourchette en bouche ou la bouteille contre les lèvres, quand il se figeait soudain comme si elle était empoisonnée. Mais quand sa moitié lui demandait où était le problème, bon Dieu, il ne savait presque jamais quoi répondre. Elle lui posa à présent cette question et il répondit :

« Je viens de penser à quelque chose. »

Il voulait bien sûr dire qu'il venait de se rappeler quelque chose, mais ce n'était pas un mot qu'il pouvait employer. Lorsqu'il eut un peu penché la tête en arrière et qu'il ferma les yeux, il vit toute une tripotée de gamins affublés de ces stupides calots publicitaires. Ou plutôt, il vit ces chapeaux ridicules, sans réussir à distinguer le visage des gamins. Comme tous les chapeaux offerts par la marque de peinture, ils étaient trop grands pour un enfant. Ces gamins allaient et venaient en grognant comme des Indiens, certains tenant un couteau, d'autres un tesson de bouteille qui, à condition de le casser adroitement, faisait une très bonne lame. Que se passait-il ? McKee dit à voix haute :

« Gordon, tu as déjà flingué un cochon ? »

Il savait très bien que ce n'était pas le cas. Juste des pics-verts. Gamin, il croyait dur comme fer que ces oiseaux étaient néfastes aux arbres.

« Un *cochon* ? s'étonna Boyd. C'était quand ? »

L'entendre poser ces questions ravit McKee. Il ne répondit pas tout de suite pour deux raisons. Lui-même devait réfléchir pour savoir à quand remontaient les faits et, lorsqu'il eut réfléchi, il ne voulut pas cracher le morceau illico. Il n'avait jamais grand-chose à proposer. Il dut se retenir de répondre.

« L'année où tu es parti », dit McKee pour l'obliger, lui, à trouver quand c'était. McKee était allé au Texas, et Boyd dans une école de la côte est.

« C'était à Polk ? demanda Boyd.

— Nan, dit McKee. Au Texas.

— C'était où ? » s'étonna Boyd. Il posait cette question quand ce que vous veniez de lui dire lui plaisait. McKee s'accrocha. Il laissa le soda lui emplir la bouche. Comme s'il se fichait de l'endroit où il avait passé cet hiver-là, il recracha le soda.

« C'était où au Texas ? insista Boyd, et McKee répondit :

— Près d'Amarillo. »

Surpris, quand il l'eut dit, de s'en souvenir encore. Il y avait combien de temps ? Presque quarante ans. En imagination, avec une netteté saisissante, il vit l'État du Texas. Une mer qui ne contiendrait aucune eau. En tout cas, c'était ce qu'il ressentait. Mais comme il était exclu de le révéler à Boyd, il dit :

« Là-bas chez mon oncle Dwight. Sans doute qu'il a inventé le *dust bowl*. » Ce n'était bien sûr pas le cas. McKee l'avait aidé durant tout l'hiver.

« Seigneur ! s'écria Boyd. J'ignorais que tu avais un oncle. »

Sans en éprouver la moindre honte, McKee but la moitié du soda. Trop vite, si bien que les gaz remontèrent aussitôt. Il rota.

« Ça a bon goût dans les deux sens », dit-il, car c'était pour ça qu'ils en buvaient. Et chaque fois, c'était ce qu'ils disaient. Une idée de Boyd. McKee tenta de trouver – tout en se creusant les méninges pour se rappeler quelque chose de son oncle – s'il possédait une quelconque qualité que Boyd aurait pu admirer. Un homme vraiment bizarre. McKee ne sut jamais où il dénicha l'idée de cultiver du blé. Là-bas.

Où personne n'avait jamais cultivé quoi que ce fût ressemblant à du blé. Aucune charrue n'avait jamais labouré les terres herbeuses du *panhandle*<sup>1</sup>. Mais ils les avaient labourées – McKee et lui – et les premiers tourbillons de poussière avaient commencé à envahir le ciel. Quand elle avait obscurci le soleil dans des endroits comme New York, McKee y avait repensé.

« Je crois qu'à nous deux on a créé le *dust bowl* », dit-il, et peut-être bien qu'ils l'avaient fait.

« Sans blague ? » répondit Boyd. Ce qui signifiait qu'il y croyait. En règle générale, il doutait de tout, mais il était libre de croire ce qu'il voulait.

« Je crois qu'on l'a fait », déclara sobrement McKee en se passant la langue sur les gencives ; ou plutôt par-devant, comme il faisait quand une pellicule de poussière les recouvrait. Et comment. Quarante ans plus tard, il retrouva presque le goût de cette poussière. Tout le temps qu'il passa au Texas, ses dents lui avaient semblé pourries à cause de la poussière incrustée autour des racines, comme la terre noire qu'on tassait à la base d'un poteau. Rien à faire pour l'en déloger.

« T'as donc tué ce cochon ? » dit Boyd pour faire avancer la conversation.

McKee le vit comme s'il y était. Aussi gros ou plus gros qu'un taureau à présent. Il l'avait rejoint dans l'enclos. Le canon de l'arme lui touchait presque

1. *Panhandle* : littéralement « le manche de la poêle », désigne la partie nord du Texas, qui présente cette forme approximative.



le groin. Si le cochon s'était approché aussi près, c'était parce qu'il avait pataugé jusqu'à l'endroit où il pouvait sentir, et voir, l'épi de maïs jaune que McKee exhibait devant son pantalon. Coincé dans sa braguette. Et voilà pourquoi, quand on y pensait, il n'en avait jamais parlé.

« Je lui ai tiré une balle pile entre les deux yeux, poursuivit McKee en levant le petit doigt pour indiquer la taille du trou.

— Il a trois yeux alors, dit le garçon.

— Exactement, confirma McKee.

— Deux pour regarder dehors, un pour regarder dedans, pas vrai ? ajouta Boyd.

— Je suis convaincue qu'il y a une limite à tout », protesta Mme McKee, mais avant qu'elle la franchise, tous entendirent un sacré boucan. Un bugle ? Il envahit les oreilles de McKee comme l'acidité d'un citron inonde la bouche. Très haut derrière lui, au sommet de la pente qui lui donnait presque le vertige dès qu'il se retournait pour la regarder, tout là-haut où on laissait les spectateurs s'asseoir pour trois pesos, il aperçut l'orchestre. Le simple fait de scruter ces hauteurs lui donna le tournis. Fut-ce à cause des rangées de chapeaux ? Il n'y avait pas de soleil derrière lui, mais tous ces Mexicains jusqu'au dernier portaient un chapeau de paille. Ça rendait la pente aussi brillante qu'un toit en tuiles. Il en vit un s'envoler au loin. Le vacarme de l'orchestre se déversait sur eux et McKee se sentit soudain très lourd, comme si la musique était de l'eau. Elle l'entraînait

comme le trou d'évacuation de la baignoire aspirait son contenu quand on ôtait la bonde.

« Papy ! hurla le garçon. Regarde, papy ! » McKee se retourna brusquement, ses mains saisissant la rambarde, pour regarder des hommes semblables à des nabots s'éloigner avec la bouteille de Pepsi. On aurait dit des nains de cirque avec cette bouteille, ils confortèrent McKee dans son impression de quelque désordre fondamental. D'une disproportion qui sapait son sens de l'équilibre, le rendait peu sûr de lui. Ce qu'il aurait ressenti en se posant sur la lune ou en subissant son attraction. Il regarda ces hommes, tous frappés de nanisme, et la raison de son malaise lui traversa soudain l'esprit. Aux États-Unis, il y aurait eu un camion ou une machine pour accomplir cette tâche. Mais des gens – plutôt petits, de fait – faisaient ce boulot au Mexique. Sur la route descendant vers le sud, ils avaient traversé un pont métallique où des centaines d'insectes semblaient grouiller, mais à y regarder de plus près c'étaient des Indiens. Des adultes. Que faisaient-ils là ? Avec des pierres pointues, ils écaillaient la rouille de ce fichu pont. En déboulant sur eux comme ça, McKee avait eu l'impression que ses yeux glissaient hors de leurs orbites ou que du liquide s'échappait de ses tympans, car l'échelle de ce spectacle, comme à présent celle des employés transportant la bouteille, l'avait perturbé. Ils lui firent franchir un portail où McKee put voir, dès que les vantaux furent grands ouverts, un groupe de

jeunes gens semblables à des trapézistes en collant. Rien que des hommes. Aucune jolie fille guidant la troupe en lançant son bâton de majorette vers le ciel. Puis il aperçut, juste avant que les ventaux se referment, un cheval sombre et un cavalier vêtu de noir. Une note sinistre. Allait-il participer au défilé imminent ? Il songea à interroger Boyd, se pencha afin de lui parler en tapotant sa bouteille contre la rambarde pour attirer son attention, lorsque les ventaux s'ouvrirent largement et que le type à cheval entra dans l'arène en caracolant. Tout seul sur ce cheval marchant au pas avec beaucoup d'élégance, mais comme s'ils avaient tous deux oublié la parade derrière eux et qu'ils avançaient sans se douter que personne ne les suivait.

« Tu vois ça, Lois ? » dit McKee, car cela lui faisait penser à son beau-père.

Qu'il ait eu une case en moins ou pas, il savait mener un cheval. Ce cheval noir et son cavalier avançaient droit vers eux à travers l'arène, sans rien ni personne derrière eux, puis ils s'arrêtèrent à leurs pieds. Le cavalier retira son chapeau noir et prononça quelques mots – McKee se retourna pour voir à qui il s'adressait –, mais quand il reprit sa position initiale, il en crut à peine ses yeux. Le cheval et le cavalier reculaient. Quiconque avait un jour tenté de faire reculer un cheval pouvait apprécier cette prouesse. Sur toute la largeur de l'arène, peut-être une bonne centaine de mètres, parcourus à reculons jusqu'au portail par où ils venaient d'entrer,

où les jeunes hommes en collant et le restant de la parade les attendaient.

« Tu sais ce qui vient de se passer ? demanda McKee en donnant un coup de coude dans le bras de sa femme. Il voulait les entraîner à sa suite, mais il a oublié de leur adresser le signal convenu. Il a avancé pile jusqu'ici avant de remarquer qu'il était tout seul. »

McKee se cacha la bouche derrière la main pour montrer qu'il riait. Mme McKee ne réagit pas. Elle ne prit même pas la peine de s'écarter de lui. Ce qui signifiait qu'elle le sentait aussi, quoi que cela fût ; car dès qu'une émotion forte s'emparait d'elle, cette femme se figeait, tandis que dans les mêmes circonstances McKee essayait toujours de trouver une bonne blague.

Alors, sans vraiment comprendre pourquoi, il se leva. Il bondit sur ses pieds, à croire qu'on commençait à jouer l'hymne national. « Ils arrivent ! » cria-t-il comme si elle ne pouvait pas le voir, puis tel un crétin il retira son chapeau de paille. Celui qu'il venait d'acheter seulement deux pesos devant l'arène. Les gens crurent qu'il l'ôta – ainsi qu'il l'apprit ensuite – pour que les dames assises derrière lui puissent mieux voir, car le bord du chapeau était très large. Par chance, personne dans sa propre rangée ne le remarqua. Il regarda le cavalier au cheval noir caracoler en tête, prêtant ainsi à toute la parade un aspect cérémonieux, mais les jeunes hommes en collant et les mules décorées de pompons annulèrent

cette première impression. Lorsqu'ils se dispersèrent dans l'arène et devinrent bien visibles, il crut que les jeunes hommes de la première rangée étaient blessés, car tous avaient le bras gauche immobilisé dans une sorte d'écharpe. Il semblait pourtant très improbable qu'ils aient tous été blessés au même bras par un taureau. Ces rituels bizarres faisaient partie de la parade, ainsi ce cheval noir à l'air lugubre qui piaffait en tête, et la démarche aguicheuse qu'ils paraissaient tous affectionner, les hanches projetées en avant. La musique était agressive, mais pas leurs minauderies. Des garçons plutôt bien faits à tous autres égards, précédant une rangée d'hommes plus âgés, dont certains à la taille et aux fesses un peu trop rebondies pour toréer. D'après les images qu'avait vues McKee, ce n'était pas vraiment à ces endroits-là qu'il fallait grossir. Juste derrière ces hommes arrivaient les mules pomponnées, puis des types en tenue de cantonnier qui, si l'on se fiait à leur matériel, étaient peut-être exactement cela. Des brouettes, des pelles, des balais, ce genre d'accessoires. Les employés suivaient les mules et McKee trouva cette organisation judicieuse. D'un spectacle similaire, Charlie Chaplin avait tiré un film d'une drôlerie époustouflante. C'était très bien fichu, si McKee comprenait correctement ; mais ce qui l'intéressa surtout, ce furent les mules, car il se demanda si c'étaient là les chevaux dont tout le monde se plaignait. En était-on arrivé au point où les gens ne faisaient plus la différence entre une mule et un cheval ?

« Boyd... » dit-il en se penchant pour lui poser cette question, lorsqu'il remarqua tout à trac l'arrière-train des chevaux. Deux d'entre eux, semblables à du mobilier capitonné. Un petit bonhomme au gros postérieur était perché sur chaque monture. Il semblait à peine croyable qu'il n'eût pas remarqué un tel spectacle quand il s'était pointé pile sous ses yeux, mais non, il n'avait rien vu et cela aurait dû — mais ne le fit pas — l'inciter à fermer son clapet.

« À quoi servent ces mules ? dit-il car il lui fallait absolument dire quelque chose.

— Les bules effacent les doros morts, répondit le Dr Lehmann.

— Les *taureaux* ? » s'étonna McKee, car il ne lui était jamais venu à l'idée qu'il y en aurait plusieurs. Pas plus qu'il ne s'était demandé ce qu'on en faisait. Ce n'était pas une corrida, c'étaient *des* corridas. Pour la première fois, il s'inquiéta de ne peut-être pas aimer ça. D'une voix pleine d'entrain, il ajouta :

« Alors, les gars, il se passe quoi maintenant ? »

Quelqu'un cria juste derrière lui, comme pour lui répondre ; mais quand McKee se retourna, toutes les mains s'agitèrent vers lui ; sentant qu'on lui tirait la manche, il jeta un coup d'œil à Mme McKee. Elle l'obligea à s'asseoir. Devant lui, comme s'il venait d'entrer avec la parade et qu'ils étaient tous repartis sans lui, il y avait le taureau.

McKee le trouva tout petit.

## Mme McKee

L'haleine du Dr Lehmann – il était très proche – dégageait une odeur douceâtre d'encaustique provenant de la pastille qu'elle aperçut, aussi verte qu'un mors de cheval, quand il ouvrit la bouche. Il parlait – son élocution si défectueuse qu'elle comprenait à peine ce qu'il disait –, mais elle avait déjà tout lu, jusqu'au dernier mot, ailleurs. La parade, cette procession qu'ils venaient de voir, était une parabole de la vie. Les héros devant – il avait dit *les zéros*, mais c'était à cause de la pastille – et encore devant, un présage, le cavalier noir. Une sinistre prémonition de ce qui attendait le héros. Puis la populace – il avait employé le mot *populace*, qui indiquait ses origines étrangères – la populace, les mules et les hommes équipés de balais et de pelles pour nettoyer le gâchis. Il avait récité tout cela comme s'il pensait à voix haute. La veille au soir, dans le petit livre qu'elle avait acheté et qui avait fait sourire McKee, *Toros sans larmes*, elle avait lu la même chose, mais

beaucoup mieux exprimée. Pas de populace, non, c'était une invention du docteur, aucune mention de gens payés pour faire le ménage ; simplement, cette procession suggérait quelques allégories. Des choses qui, selon elle, se passaient volontiers d'explication.

Si seulement sa mère avait pu voir ce cavalier. Arriver seul comme ça, tel son père, en se moquant de savoir si la parade le suivait ou pas, prononcer son petit discours, puis reculer pour sortir du cadre. Point final.

« Au tournant du siècle, ma chérie, lui avait jadis dit sa mère avec un regard aigri, ton père n'a pas négocié le virage. » Non seulement il continua tout droit, mais il sortit du cadre. Durant presque quarante ans, il ne s'intéressa à rien, ne trouva aucune raison de vivre ni de mourir, ce qui expliquait pourquoi il n'était ni vivant ni mort. Il faisait partie de ces gens qui, avait-elle lu quelque part, dormaient avec les yeux ouverts et, comme Mme Kahler, regardaient leurs semblables sans les voir.

Personne ne savait, par exemple, si son père était vraiment aveugle, ou pas. Il refusait de répondre aux questions simples. Refusait de regarder à travers les lunettes que les médecins lui faisaient essayer. S'il manquait de bon sens, il semblait avoir conservé les autres – il furetait dans tous les coins quand ça lui chantait –, ou alors il restait assis immobile, à croire que tous ses muscles étaient paralysés. Exactement comme maintenant. Fermement décidé à ne rien voir. Elle avait dû l'aider à entrer dans l'arène, tel



un aveugle tâtonnant partout avec sa canne, ou une espèce de clown affublé de sa toque idiote en raton laveur. Parfaitement conscient de l'impression qu'il donnait, il savait aussi qu'elle passait pour une imbécile ; ou plutôt que tous passaient pour des crétins en se rendant à une corrida en compagnie d'un pauvre vieux aussi aveugle qu'une taupe. « Pourquoi il fait la statue ? » avait demandé McKee, comme si c'était sa faute à elle. Son père faisait la statue depuis l'instant où le gamin avait commencé à parler à Boyd. Moyennant quoi la situation était complètement désespérée, car l'enfant ignorait tout à fait son aïeul et il se comportait simplement comme s'il avait passé toute sa vie avec Boyd. Rien n'avait changé. Mme McKee frissonna à cette seule pensée.

« Tu as froid, Lois ? lui demanda son mari. Tu as la chair de poule. »

Elle fit bien sûr la sourde oreille. Si elle avait suggéré qu'elle l'avait entendu, il aurait retiré son veston – et montré ses brassards élastiques semblables à des jarretières –, car ici au Mexique il ôtait son veston pour un oui ou pour un non. À peine l'aurait-il déposé sur les épaules de son épouse qu'il se serait mis à éternuer.

Non qu'elle ait eu froid. En tout cas, pas autant qu'elle semblait en souffrir. Elle regarda ses mains – l'une très bronzée à cause du soleil qui tapait du côté passager de la voiture –, mais toutes les deux, comme elle le sentit sans ses lunettes, tremblaient. La pyramide ? Qu'ils appellent donc ça une pyramide.

Elle était montée tout en haut : beaucoup de gens le faisaient, mais dans son cas ç'avait été une mauvaise idée, car elle devait se faire des piqûres pour se calmer, puis prendre des cachets pour se donner un coup de fouet. Ces cachets la rendaient si nerveuse que quelque chose dans le matelas, les ressorts ou la paille de l'oreiller, émettait une sorte de crépitement qui la tenait éveillée toute la nuit. Cerise sur le gâteau, elle venait de voir Boyd, une rencontre qui l'agaçait toujours, et par-dessus le marché voilà qu'elle se retrouvait avec lui dans une arène. Elle se pencha, comme pour examiner le couloir, ce qu'on appelait le *callejón* dans ce livre qu'elle avait lu, puis elle tourna la tête afin de regarder la rangée des spectateurs jusqu'à l'homme assis au bout. Était-ce l'effet des nuits tropicales et des femmes latines sur lui ? Elle le vit très clairement et se souvint qu'elle avait été *la première*.

Walter McKee distinguait très bien la chair de poule sur les bras de sa femme, mais il s'était un jour figé, tel un Indien en bois, pour regarder son meilleur ami être le premier homme à embrasser sa future épouse. Elle ne put imaginer les émotions de McKee à ce moment-là, mais elle ne devait jamais oublier celles de la future épouse. Cet épisode l'avait affectée comme l'ascension de la pyramide, à présent qu'elle l'avait faite. L'estomac barbouillé. Les jambes qui tremblaient dès qu'elle s'allongeait. Simplement pour faire le malin, Boyd avait déclaré que les bras des filles le faisaient penser à des chaises

pliantes, qu'on pouvait facilement basculer en arrière, et pendant des semaines elle s'était inquiétée à l'idée que ses propres bras s'incurvent ainsi. L'habitude qu'elle avait de les serrer autour de son buste datait de cette époque. Cela permettait à ses coudes de se plier *du bon côté*, tout en dissimulant sa tremblote. Le plus dingue fut qu'il les eut toutes les deux – son amie Alice Morple l'avait accompagnée –, mais il avait embrassé Alice après elle, si bien que son amie avait eu un peu de temps pour s'y préparer. Comme McKee put lui-même le constater, Alice avait allongé le cou telle une oie. Mais c'était là un détail superflu, l'important était que Boyd l'avait embrassée *en premier*, et Alice Morple avait dit : « Si tu as été tellement surprise, pourquoi lui as-tu rendu son baiser ? »

Elle avait été trop choquée pour répondre.

« Tout ce que j'ai à dire », avait ajouté Alice Morple – une formule qu'elle prononçait toujours quand elle n'avait sûrement rien à dire – « c'est que je n'ai pas eu le temps de lécher la pomme d'amour *avant* qu'il m'embrasse. »

Puis elles étaient allées se coucher – Alice Morple rendait visite à son amie pour le week-end – et, comme elles ne pouvaient pas dormir, Alice Morple avait bien sûr émis d'autres commentaires. « Il a eu raison de partir au bon moment », déclara-t-elle en riant comme si on la chatouillait, sous-entendant plus ou moins que la présence de McKee n'avait strictement rien changé à l'affaire. Vraiment ? Comment

pouvait-elle ignorer la terrible vérité ? Il était resté là sur la galerie, avec elles, quand ce garçon qu'elle n'avait jamais vu de sa vie, bien qu'elle eût déjà entendu parler de lui, avança vers elle et l'embrassa carrément sur la bouche. Notez bien qu'elle avait prévu qu'il le ferait. Ses lèvres à elle étaient prêtes. Elles venaient de manger des pommes d'amour et elle avait sorti la langue pour lécher ses lèvres toutes collantes.

Puis vint le rêve, mais elle refusa d'en parler. Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit, ni de la suivante. Ses genoux s'entrechoquaient presque dès qu'elle se baissait pour ramasser quelque chose, elle sentait en elle un bourdonnement semblable à celui des câbles entre deux poteaux de téléphone. Si McKee ou Alice Morple la touchait, elle sautait en l'air. Contrairement à ce que prétendaient les livres, ce n'était pas dans son esprit, car un courant parcourait tout son corps, la conviction qu'il lui suffisait d'effleurer un objet pour que des étincelles en jaillissent. Quelque part dans son ventre, une espèce de grésillement, comme si elle avait avalé une mouche. Durant deux ou trois semaines, elle ressembla à l'un de ces poulets qui aurait mangé de la bouillie de ponte surie : la tête à l'envers, marchant comme s'il ne touchait plus terre. Toutes les parties de la basse-cour où il allait lui semblaient suspectes. Ce qu'il considérait jusque-là comme un territoire connu était devenu une zone dangereuse. Il ne faisait plus confiance à ses propres sens, ni à personne, et McKee avait déclaré que

c'était là un bel exemple des effets secondaires de l'alcool. Mais sans avoir ingéré la moindre boisson alcoolisée, simplement une pomme d'amour, elle s'était retrouvée dans le même état que ce poulet ; elle n'accordait plus aucune confiance à ses sens, le sol oscillait sans cesse sous ses pas. Il lui resta à peine assez de jugeote pour faire ce qui lui parut s'imposer. Elle épousa McKee.

Elle tint aussi pour acquis qu'il y comprenait *quelque chose*, car il avait été là, il avait assisté à la scène ; néanmoins, quand naquit leur premier enfant, que fit-il sinon lui donner le même prénom que Boyd ? Il avait donc été présent, mais il n'avait strictement rien vu. McKee était la personne la plus gentille du monde, mais lorsqu'il la regardait, il ne voyait jamais davantage qu'une éventuelle migraine ou la chair de poule sur ses bras. Il ne voyait jamais plus que ce qu'il pouvait recouvrir en ôtant son veston. Quand il l'appela à l'hôtel et dit : « Lois, tu ne devineras jamais qui je viens de rencontrer... », la chair de poule lui envahit tout le corps avant même qu'elle entende ces mots. Son *corps* sut bien avant elle-même, et à cet égard rien n'avait changé depuis le jour où elle avait léché le sucre de la pomme d'amour sur ses propres lèvres, plus de trente ans auparavant. Non qu'il ait eu envie de l'embrasser maintenant, elle ne l'aurait d'ailleurs pas permis ; mais la conviction que son corps savait ce qu'elle ignorait, et qu'il ne la laisserait pas l'oublier, était exactement la même qu'autrefois. Il pouvait